

Ils tombent les uns après les autres et on les laisse tomber. La phrase me revient dans l'escalier. Chaque fois que je me rends chez Fred, c'est plus fort que moi, je stresse à l'idée de ce qui m'attend. Je ne serais pas surpris que ce soit lui le domino suivant. Ils tombent les uns après les autres et on les laisse tomber, c'est le constat que Vickie avait fini par faire, au bar du Privilège, la nuit dernière, sa robe en lamé argent scintillant dans les feux de lumière. Elle fixait son reflet dans le miroir au-dessus des bouteilles, défoncée, en équilibre précaire sur ses talons. Les coudes sur le comptoir, moi j'étais tourné vers la piste, aussi déchiré qu'elle, les mâchoires verrouillées par la drogue. Vickie, qui le jour ne s'appelle pas Vickie, venait de me raconter la triste fin de son ami Nino qu'on avait retrouvé mort dans sa chambre de bonne à Pigalle, étendu en travers du lit, une seringue plantée à la pliure du bras, les yeux ouverts sur la lucarne. Un sourire aux lèvres, avait ajouté Vickie, sa robe en lamé argent scintillant dans les feux de lumière. Nino, un petit mec aux cheveux

courts peroxydés, tout juste la vingtaine, le visage fermé, ravagé, un teint pâle à faire peur et de grands yeux verts remplis de désespoir. La jeunesse qui se crame. En se pinçant l'arête du nez pour s'éviter de pleurer, Vickie avait laissé filer son verre entre ses doigts. Il avait éclaté en silence sur le sol en béton, sans qu'on ait eu ni elle ni moi la moindre réaction. D'un geste, Vickie avait indiqué au barman de la resservir en articulant le mot champagne. La soirée avait du succès, la piste était pleine et je regardais les danseurs sans les voir, essayant d'intégrer la nouvelle, mais plus j'essayais, et plus il était clair que l'overdose de Nino me laissait froid, sa mort glissait sur moi. Vickie avait raison, il y en a tellement qui tombent qu'on n'ose plus les compter, mis à part ça, j'étais trop défait pour développer ma pensée. À quelques mètres de nous, je voyais Coco et Fred pris d'un fou rire. Bien perchés, eux aussi. Coco, qui rentrait de sa nuit de tapin au bois, la perruque de travers, les collants troués et un vilain mascara, devait en avoir sorti une bonne parce que Fred était adossé contre un pilier, hilare, la bouche tordue, et tout en se marrant il débouchait une fiole pour se la coller sous le nez. À côté d'eux, Hervé et Denis dansaient face à face, les yeux fermés. J'aurais pu confier à Vickie que je craignais le même scénario sordide pour Fred, elle connaissait la situation, personne ne donnait cher de sa peau. Debout sur une table basse, un mec bodybuildé en maillot de bain, le corps entièrement huilé, se déhanchait en prenant des pauses mécaniques exagérées, les cheveux trempés, la gueule démontée, en pleine extase. Vickie se mordait

la lèvre sans quitter des yeux son reflet. J'avais envie de lui expliquer qu'on ne voyait jamais la chose arriver, qu'on n'avait pas tous assez de force pour tenir, mais j'ai renoncé. À cause du son, puissant, à s'exploser les tympans. À cause de la drogue aussi, à partir d'un moment ça n'incite plus à communiquer. Vickie m'apparaissait de profil dans le crépitement des flashes, avec ses formes parfaites, troublante de beauté dans sa robe en lamé argent qui scintillait dans les feux de lumière, sa peau d'ébène et son crâne rasé, ses yeux de biche couronnés de faux cils et ses pommettes pailletées. Des larmes coulaient le long de ses joues. Sur la piste de danse, les gens bougeaient bizarrement, leurs corps désarticulés dans les rayons de laser. On aurait dit des revenants.

Lundi

Il est presque midi quand j'arrive chez Fred, rue Saint-Maur. En grimpant les derniers étages, plié en deux et le souffle court, je sens l'angoisse me gagner. Après ma nuit au Privilège, je n'ai ni l'envie ni le courage d'y aller. Ils tombent les uns après les autres et on les laisse tomber, cette phrase tourne en boucle, comme fait exprès. À l'odeur de citron chimique et de vieille serpillière, je me rappelle qu'on est lundi. Le lundi à la première heure, la concierge lave les escaliers, juste avant que les gens comme il faut partent au bureau travailler.

Ça fait un an que je n'ai plus de boulot, des mois que je n'habite nulle part. Mais je ne m'en plains pas. D'abord, je ne suis pas à la rue, la plupart du temps je squatte chez Willy, ensuite cette situation, c'est moi qui l'ai voulue. Mon petit confort, mon petit train-train, ça n'avait plus de sens. Je n'en pouvais plus. Il me fallait du neuf, j'avais besoin d'aventure.

Après la séparation, Fred et moi, on a essayé de continuer à cohabiter mais ça ne marchait plus. Quand

j'ai annoncé que j'allais m'en aller, changer de vie et peut-être en profiter pour quitter le pays, il a fait sa grimace de gosse renfrogné, sans rien dire. Je me suis senti coupable de le planter, après tout ce qu'on avait vécu. D'autant que je ne savais pas quoi faire ni où aller. J'étais paumé. Et puis très vite j'ai rencontré Willy, un Américain exilé à Paris, et c'était reparti. Sauf que je ne suis pas prêt à m'investir dans une relation et n'ai donc aucune intention de m'installer chez lui. J'ai demandé à Fred de stocker mes affaires. Il a bredouillé un OK en me prévenant tout de suite que ça ne pourrait pas durer. J'ai proposé à Claire, une amie, de partager un appartement, seulement trouver un truc pas trop mal et pas trop cher n'a pas l'air évident.

À la seconde où j'introduis la clé dans la serrure, j'entends le monstre rappliquer dans l'entrée. Je serre les paupières, le cauchemar va commencer. Je déverrouille avec fébrilité. Ça ne rate pas, le bruit du pêne qui se rétracte dans la gâche met Jacqueline dans tous ses états. Elle est tellement excitée à l'idée que quelqu'un vienne la délivrer qu'elle se jette contre la porte avec la force du désespoir, au point que cette folle me bloque l'accès. Quelle plaie, ce bull-terrier.

Un coup d'épaule dans la porte envoie valdinguer Jacqueline, qui s'envole et va se fracasser contre le radiateur avec un couinement étranglé. Ce n'est pas très sympa, je sais, mais au moins je réussis à passer. Jacqueline se relève et court me faire la fête, preuve que le chien n'est pas rancunier.

J'allume et reste le doigt sur l'interrupteur, hésitant à faire demi-tour et m'enfuir en courant. Des flaques de pisse et des crottes partout, et l'odeur qui va avec, infecte. Jacqueline me regarde avec son air éperdu, et soudain elle chope le bas de mon jean et tire dessus comme une enragée. J'essaie de dégager ma jambe mais rien à faire, pas moyen de m'en débarrasser. Les crocs plantés dans la toile, la chienne me fixe avec des yeux de possédée en secouant sa queue comme un hochet. Sur le poster punaisé au mur, une drag-queen lookée Pompadour crache une gerbe de vomis verdâtre. Je suis à deux doigts de l'imiter.

Sans surprise, la cuisine est un champ de bataille. La poubelle renversée, le lino jonché de marc de café, des morceaux de carton et de polystyrène déchiquetés partout. Jacqueline s'est bien amusée. Après tout, c'est de bonne guerre, d'autant que Fred est passé, des bouteilles d'alcool vides sont alignées sous la fenêtre et il y a une pile de vaisselle sale dans l'évier. Sauf que ce petit con a oublié de s'occuper de sa fille, comme il aime l'appeler. Il était sûrement trop défoncé.

Dans le salon, le même saccage, pareil. Des fringues et les coussins du canapé ont volé aux quatre coins de la pièce, le ficus lui aussi a déroutillé, une branche est cassée et il y a de la terre éparpillée sur le parquet. Ici aussi, Jacqueline s'est éclatée. Sur la table, les restes d'une soirée arrosée, des flyers des Folies, du Queen et du Gibus, une bouteille de gin à moitié sifflée, un cendrier bourré

de mégots et des traces de poudre blanche sur une plaque de marbre noir.

Je retourne à la cuisine me lancer un café, verse une ration de croquettes dans la gamelle de Jacqueline. La pauvre bête est tellement affamée qu'elle se jette sur sa pitance et en avale autant qu'elle en fout par terre. Même pas capable de lui filer à bouffer ! j'enrage, en flanquant des cuillères d'arabica dans le filtre à café. J'appuie sur le bouton de démarrage, la machine se met à crachoter et je regarde, désœuvré, le liquide noir goûter dans le pichet en verre, à côté de la cafetière il y a une éponge plongée dans un Panier de Yoplait, des giclées de yaourt ont éclaboussé le mur au-dessus, et sur l'assiette un peu plus loin, une colonne de fourmis part à l'assaut d'une portion de pizza. Dans le coulis de tomates, une Lucky Strike écrasée. Le tableau donne envie de pleurer.

C'est ma faute si les choses en sont arrivées là. Quand je lui ai dit que j'allais partir, Fred n'a fait aucun commentaire, mais du jour au lendemain il a tout envoyé balader, histoire de me montrer que plus rien ne le retenait. On ne peut pas dire qu'il ait fait les choses à moitié. Lui qui était si calme, si poli et réservé, avec sa petite mine de poupon baigneur et ses allures de gendre idéal, ses manières raffinées, portant de belles chemises anglaises, des cravates de marque et une sacoche en cuir pour aller bosser, obsédé par le rangement et la propreté, poussant le vice jusqu'à repasser ses slips le dimanche devant ses séries télé, tout

ça c'est fini, terminé. Il s'est mis en arrêt maladie et n'a pas l'intention de retourner bosser. Il passe son temps à fumer des joints, picoler, se droguer et baiser. Tous les soirs il est dehors et personne ne sait où il dort. Il rate ses rendez-vous médicaux, prend ses médocs les jours où il est assez clair pour ne pas les oublier. On ne s'y prendrait pas mieux pour se flinguer.

Si par malheur on essaie de le raisonner, il hausse les épaules : Qu'est-ce que ça peut foutre puisque de toute façon je vais crever ?

J'ai nettoyé l'entrée, passé la serpillière et désinfecté le sol à la Javel. Ce bout de ménage expédié, je viens poser mes fesses au bord du canapé. Les cuisses écartées et penché sur la table basse, je roule un pétard et m'allonge en travers des coussins pour l'apprécier.

Au bruit du cliquetis sur le parquet, j'entends se rappliquer la petite emmerdeuse. Saisi au ventre, j'ouvre les yeux et trouve Jacqueline plantée devant moi, qui me fixe avec ses yeux noirs de rongeur. Qu'est-ce qu'elle me veut ? Elle jappe une première fois, une deuxième, et d'un coup cette bourrique se met à tourner sur elle-même à toute vitesse en essayant de choper sa queue. Je tire sur le joint en regardant Jacqueline faire la toupie, puis me laisse retomber et referme les yeux. Quelle baraque de tarés.

Je prends une douche éclair pour me secouer, il faut que je m'active, même si je n'ai rien à faire de ma journée. En sortant, j'enfile mon jean et une chemise propre

que je boutonne en revenant au salon. Je roulerais bien un autre joint avant de décoller, mais en voyant la minuscule boulette qui me reste, je renonce et préfère appeler Ben, le dealer. Le plus con serait d'en manquer.

Sa ligne est occupée. Je raccroche, passablement agacé.

J'essaie d'empêcher Jacqueline de flinguer une chaussette, moi tirant dessus pour la lui arracher de la gueule et elle gigotant et grognant comme une délurée, quand soudain la sonnerie du téléphone l'oblige à lâcher prise.

Je décroche, espérant que ce soit Ben : Allô ?

Mais ce n'est pas Ben. À l'autre bout du fil, je reconnais Lucien, qui finit de répondre à quelqu'un derrière lui.

Allô, je répète, Lucien ?

En entendant Lucien se racler la gorge, je redemande : Lucien ? Ça va ?

Après un silence, d'une voix chevrotante, Lucien répond que non, ça ne va pas du tout.

Je repousse Jacqueline qui est revenue la chaussette en travers de la gueule. Elle s'écrase sur son postérieur et glisse à reculons sur le plancher.

Qu'est-ce qui se passe ?

C'est Alex.

Quoi, Alex ?

Aussitôt je pense au pire, et dans la seconde je m'interdis de penser au pire, des problèmes en ce moment, j'estime en avoir assez.

Il est mort, souffle Lucien dans le combiné.